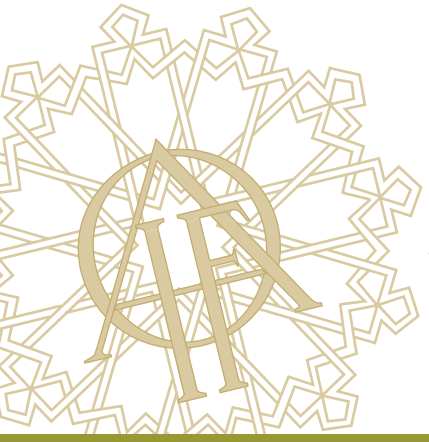
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 35 (2001), p. 1-16

Vlad Atanasiu

5170 marches jusqu'à Dieu. Traditions musulmanes relatives à la tour de Babel et à la confusion des langues.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Vlad ATANASIU

5170 marches jusqu'à Dieu
Traditions musulmanes relatives à la tour de Babel et à la confusion des langues

LES AUTRES sont ceux qui ne parlent pas.

Tout au moins c'est ainsi que les Arabes définissent ceux parmi les hommes qui ne sont pas Arabes : les *ʿağam* – « les muets ». Et les habitants de déserts se réservent le droit d'être appelés *ʿarab* ou « ceux qui parlent clair ».

Dans le très singulier dictionnaire d'Ibn Fāris, *Les normes de la langue* (*Maqāyīs al-luġa*), qui donne le sens de base des racines des mots, la racine <ʿ ğ m>, nous apprend-t-on, « indique le silence [1] », « celui qui n'est pas doué de parole étant *ʿağam* » – raison pour laquelle « les animaux ont été nommés *ʿağmā'* , car ils ne peuvent pas parler ». Mais en général, le terme *ʿağam* s'applique aux non-Arabes, ceux dont on ne comprend pas les paroles [2], et spécialement aux Persans, dont le pays s'appelle « le pays de *ʿağam* » (*bilād al-ʿağam*). La racine <ʿ r b> indique, dans le *Maqāyīs al-luġa*, « l'éloquence et la clarté d'expression [3] », « quant au peuple qui est appelé *ʿarab*, il est probable qu'il eut été nommé *ʿarab* par cette analogie, car leur langue est la plus claire des langues et leur éloquence la meilleure ».

Telle qu'inscrite dans leurs noms, l'identité de ces ethnies antiques apparaît d'abord comme linguistique. Or, elle n'est possible que par différenciation – dès lors, la multiplicité des langues devient une nécessité. Cependant, les sources musulmanes nous apprennent qu'elle n'existait pas depuis toujours et que ce n'est qu'à Babel que l'unité céleste de la langue

[1] Ce texte est la version remaniée de l'allocution tenue par l'auteur au colloque « Autour de la Pentecôte – Universalité du langage et pluralité des langues et cultures », à l'université de Provence le vendredi 2 juin 1995.

« العين والجيم والميم يدلّ على سكوت وصمت؛ كل من لم يقدر على الكلام فهو أعجم؛ البهيمة سميت عجماء لأنها لا تتكلم » Ibn Fāris Abū al-Ḥusaīn Aḥmad (?–1004), *Maqāyīs al-luġa*, éd. ʿAbd al-Salām Hārūn, Le Caire, 1946, radical <ʿ ğ m>. Une idée plus crue sur les différences des langues se retrouve chez les encyclopédistes néoplatoniciens « Frères de la Pureté » (*Iḫwān al-Ṣafā'*, Iraq, X^e siècle) : « La langue aboutie est la langue des Arabes et le parlé clair est le parlé des Arabes – toute autre est incomplète. Car la langue arabe est parmi les langues à l'image de l'homme au milieu des animaux. » اللغة التامة لغة العرب والكلام الفصيح كلام العرب وما سوى ذلك ناقص فاللغة العربية في اللغات مثل صورة الإنسان في الحيوان (Iḫwān al-Ṣafā', *Rasā'il*, Beyrouth, Dār al-Ṣādir / Dār Bayrūt, s.d., vol. 3, p. 144).

[2] « العَجَم الذين ليس من العرب [...] كأنهم لمّا لم يَفْهَموا عنهم سموهم عَجْما » Ibn Fāris, *Maqāyīs*, <ʿ ğ m>.

[3] « الإبانة والإفصاح » فامّا الأمَّة التى تسمّى العرب فليس من البعيد أن يكون سميت عرباً من هذا القياس لأنّ لسانها أعربُ الألسنة وبيانها أجود البيان » Ibn Fāris, *Maqāyīs*, <ʿ r b>.

Annales islamologiques 35—2001

AnIsl 35 (2001), p. 1-16 Vlad Atanasiu

fut perdue. Dans *Les histoires du temps* (*Aḫbār al-zamān*), le Pseudo-Masʿūdī rapporte « qu'après le Déluge les hommes étaient réunis dans un seul endroit, sur les terres de Babel, et que leur langue était le syriaque ; puis ils se dispersèrent [4]... » et – pourrait-on continuer le récit en citant le philologue Al-Suyūṭī – ce fut Yaʿrab b. Qaḥṭān b. Hūd qui fut le premier à parler l'arabe [5], lors de la confusion des langues. C'est donc à cette Babel, au même moment que leur langue, que naissent les Arabes.

Tour d'horizon

Être un lieu exceptionnel, théâtre d'événements mémorables ou miraculeux, tel est le trait essentiel de Babel. Pour suivre son histoire à rebours, on remontera dans le temps jusqu'à Adam, qui après son bannissement du Paradis, descendit dans ces lieux. Dans le *Lexicaire des pays* (*Muʿğam al-buldān*) le géographe Yāqūt note que « les Juifs mentionnent que le lieu où habita Adam – que la paix soit sur lui ! – fut Babel [6] ». Noé et ses fils aussi vécurent à cet endroit [7] dévolu à porter dans sa terre les fondations de la première ville construite au monde. Le roi Awshang, deuxième roi mythique de la Shāh-Nāme, « bâtit deux villes, les premières sur terre parmi les villes : la ville de Babel dans le Sawād de Kūfa et la ville de Suse [8] », dit l'exégète et historien Al-Ṭabarī dans la *Chronique des prophètes et des rois* (*Tā'rīḫ al-rusul wa-l-mulūk*). Dès lors étant un modèle à suivre, Babel joua pour d'autres villes le rôle de cité-mère. Voici ce que rapporte Yāqūt : « Après la mort d'Adam, Idrīs (Énoch) – la paix soit sur lui ! – fut prophète. Les fils de Qābīl devinrent nombreux dans cette région, ils descendirent de leurs montagnes et se mélangèrent avec les Justes en leur apportant la décadence. Alors Idrīs pria Dieu de l'emporter vers une terre avec un fleuve comme en Babylonie – il fut transporté en Égypte. Lorsqu'il la vit, qu'il l'habita et la trouva agréable, il lui forgea un nom à partir du sens de "Babel" – c'est-à-dire "la Séparation" – et la nomma Bābilyūn, avec le sens de "la Bonne Séparation". Mais l'omniscient c'est Dieu [9] ! » Comme des plantes produisant au bout des bras souterrains des pousses nouvelles, Babel irrigue secrètement la vie des villes lointaines. Pour les savants contemporains – qui nous diront que le « Bābilyūn » d'Égypte, l'actuel « Vieux Caire », dérive probablement de l'ancien égyptien *Pi-Hapi-n-On*, à travers le Βαβυλών grec [10] – l'explication musulmane peut paraître fantaisiste. Il reste qu'en ignorant ce que signifiait le mot « Babel », les sources

[4] « كان الناس بعد الطوفان مجتمعين بمكان واحد بأرض بابل ولغتهم السريانيّة ثمّ تفرقوا... » Pseudo-Masʿūdī (?–956), *Aḫbār al-zamān*, Beyrouth, Dār al-Andalus, 1980, p. 104.

[5] « فكان [أي يعرب بن قحطان بن هود] أولَ من تكلم بالعربيّة المبنيّة » Al-Suyūṭī (1445–1505), *Al-Muzhir fī ʿulūm al-luġa*, Le Caire, ʿIsā al-Bābī al-Ḥalbī, s.d., vol. 1, p. 32.

[6] « فذكر أهل التوراة ان مقام آدم عليه السلام كان ببابل » Yāqūt (1179–1229), *Muʿğam al-buldān*, Beyrouth, Dār al-Ṣādir / Dār Bayrūt, 1957, *s.v.* « Bābil », p. 311.

[7] E. Herzfeld, « Bābil », *in EI*[1], I, p. 559a.

[8] « وبنى مدينتين كانتا أوّل ما بنى على ظهر الأرض من المدائن وهما مدينة بابل بسواد الكوفة ومدينة السوس » Al-Ṭabarī (839–923), *Tā'rīḫ al-rusul wa-l-mulūk*, éd. Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-Maʿārif, 1960, vol. 1, p. 167 ; tradudction anglaise : *The History of Al-Ṭabarī*, éd. Franz Rosenthal, New York, 1987 ; la pagination liminaire des deux éditions coincide avec l'édition De Goeje, Leiden, 1964 (reprint).

[9] « فلما مات آدم عليه السلام ونُبّئ إدريس عليه السلام، وكثر ولد قبابل في تلك الأرض وأفسدوا ونزلوا من جبالهم وخالطوا أهل الصلاح وفسدوا بهم، دعا إدريس ربّه أن ينقله الى أرض ذات نهر مثل أرض بابل؛ فأرى الإنتقال الى أرض مصر، فلما وردها وسكنها واستطابها اشتقّ لها اسما من معنى بابل، وهو الفرقة، فسماها بابليون، ومعناها الفرقة الطيبة والله أعلم » Yāqūt, *Buldān*, « Bābilyūn ».

[10] C.H. Becker, « Babylone (Bābalyūn) », *in EI*[1], I, p. 560b.

qu'on s'est attaché à suivre, nous renseignent sur ce que signifiait le lieu « Babel » pour les hommes de jadis. La « Séparation », ou *furqa*, dont parle Yāqūt, se définit comme « tout ce qui distingue et sépare le bien du mal, le licite de l'illicite ; de là, tout code sacré (mais seulement des peuples idolâtres) [11] », le Coran lui-même étant appelé « le Tranchant » (*Al-Furqān*). La dualité et la dissociation de l'unité en pluriel sont des caractéristiques typiques de Babel qu'on retrouvera maintes fois au long de notre incursion.

Ainsi, à travers sa haute renommée, transparaît le côté maléfique de Babel : dans l'esprit des Arabes, les Babyloniens passent pour avoir été maîtres dans l'art (condamnable) de la magie, et si on se rend à Babel on y trouvera même deux anges prêts à l'enseigner. En effet, « ces sciences (la magie et les talismans) étaient connues en Babylonie par les Assyriens et les Chaldéens et en Égypte par les Coptes et par d'autres », dit le maghrebin (autres grands magiciens !) Ibn Ḫaldūn dans son traité de sociologie avant la lettre *Les prolégomènes* (*Al-Muqaddima*) [12]. De même, les Arabes ont pu utiliser à côté des traductions des livres de magie grecs et indiens [13], un ouvrage d'inspiration babylonienne, *L'agriculture nabatéenne* (*Al-Filāḥa an-nabaṭiyya*) d'Ibn Waḥšiyya [14]. Al-Ṭabarī nous fait connaître des récits sur ceux qui se sont rendus à Babel pour apprendre la magie [15], et le Coran certifie que ce que font les deux anges à Babel est de mettre à l'épreuve les gens en proposant des « leçons de sorcellerie » : « Mais ce furent les diables qui pêchèrent en apprenant aux hommes la magie et ce qu'il fut descendu sur les anges Hārūt et Mārūt à Babel. Mais ils n'apprennent à personne avant de dire "Nous sommes une tentation ! Ne pêche pas !" [16]. » L'endroit était certes propice, car c'est en Babylonie que le Diable Iblīs toucha de ses sabots pour la première fois la terre après son expulsion du Paradis : « On dit qu'Adam finit sa chute à Sarandīb au Ceylan, sur la montagne nommée Bawḏ, Ève se retrouva à Djeddah en terre mekkoise, le Diable à Maysān en Babylonie et le serpent tomba à Ispahan [17]. » À cause de ces machiavélismes dont est imbibé son sol, le calife ʿAlī refuse de faire la prière dans les décombres de Babel, arguant que « Mahomet – la bénédiction de Dieu soit sur lui ! – m'a défendu de prier dans un cimetière et à Babel car c'est une terre maudite [18]. » Aujourd'hui encore sa renommée reste vive parmi les habitants qui appellent les ruines de Babel « la renversée » (*al-maqlūba*) [19]. Il est intéressant que comme la majorité des « villes châtiées », Babel ne fut pas « ruinée » (*ḫarraba*), mais mise « dessous-dessus » (*qallaba*). Il s'agit encore une fois du caractère dualiste de cette ville à visage symbolique de Janus.

[11] A. de Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, 1860, vol. 2, p. 584a.

[12] « وكانت هذه العلوم [السحر والطلسمات] في أهل بابل من أهل سريانيين والكلدانيين، وفي أهل مصر من القبط وغير » Ibn Ḫaldūn (?–1349), *Al-Muqaddima*, éd. ʿAbd al-Wāḥid al-Wāfī, Le Caire, Laǧnat al-Bayān al-ʿarabī, 1960, vol. 3, p. 1113-1114.

[13] F. Sezgin, *Geschichte des Arabischen Schrifttums*, « Astrologie », Leiden, 1979, vol. 8, p. 68-121.

[14] T. Fahd, « Ibn Waḥšiyya », *in EI²*, III, p. 988a-990a.

[15] Al-Ṭabarī, *Tafsīr*, éd. Šākir, Le Caire, Dār al-Maʿārif, s.d., vol. 1, p. 439-442.

[16] ﴿وَلَكِن الشَّيَطِينَ كَفَرُوا يُعَلِّمُونَ النّاس السِّحْرَ وَمَا أُنزِلَ عَلَى المَلَكَيْن بِبَابِلَ هَارُوتَ وَمَارُوتَ وَمَا يُعَلمَان مِنْ أحَدٍ حَتى يَقُلا إِنَمَا نَحنُ فتنةٌ فلا تكْفُرْ﴾ *Le Coran*, « Al-Baqara » 2:102.

[17] « قال أهبط آدم بسرنْديب على جبل يدعى بَوْذ، وحواء بجدّة من أرض مكة، وإبليس بمَيْسان والحيّة بإصبهان » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:210.

[18] « إن حبيبي – صلى اللّه عليه وسلم – نهانى أن أصلّى في المقبرة ونهانى أن أصلى في أرض بابل فانها ملعونة » Abū Dāwud Sulaymān (202/817–275/888), *Sunan Abī Dāwud*, éd. Muḥammad Muḥyī al-Dīn ʿAbd al-Ḥamīd, s.d.n.l., vol.1, p. 132.

[19] E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 559a.

Il existe dans la littérature arabe un genre nommé *Al-Awwaliyya*, équivalant au *De inventoribus rerum* ou aux *Uranfänge*, qui s'emploie pour répertorier les circonstances dans lesquelles apparurent pour la première fois les choses. Babel y est cité souvent, gagnant ainsi à l'intérieur même des *Préséances* le premier rang. À part d'être premier, Babel est, en tant qu'un des sept climats, également central. D'Al-Ṭabarī on sait que « les fils de Sem s'installèrent à *Miğdāl*-Babel, le nombril du monde [20] ». Babel est le meilleur climat, celui qui se trouve au centre du monde des Perses, *Irānshahr*, et plus tard, lorsqu'il devint capitale califale sous les Abbassides, du centre du monde islamique [21]. « Le roi Afrīdūn légua à son fils cadet ce centre et ce pilier de la terre, qu'était la Babylonie [22]. » Comme les rayons d'une roue, l'ensemble des autres contrées se disposent dans le plan horizontal autour d'elle.

Et sous la forme concrète d'une bâtisse ou celle intangible d'un récit, l'élément vertical ne manque pas pour que Babel devienne un véritable axe du monde. La terre tourne autour de Babel et, à travers lui, elle communique avec le Ciel.

Quel affairement dans ce lieu exigu, quel déploiement de moyens ! Les êtres sont saisis de hâte pour connaître un autre monde que le leur. Adam, on l'a vu, ne craint pas d'être précipité d'en haut du Paradis. Aussitôt la porte refermée après lui, la curiosité chatouille déjà les anges et « Dieu – dit Al-Ṭabarī – fit une fente dans le ciel pour que ses anges puissent regarder ce que font les hommes [23]... » Mais outragés à la longue par les impiétés de ces créatures, ils se déclarent meilleurs et demandent à Dieu de les exempter dorénavant du service des hommes. Pour leur prouver le contraire, le Tout-Puissant leur propose une épreuve : deux anges de leur choix seront envoyés sur terre où ils devront faire face aux tentations qui y sévissent. Hārūt et Mārūt se laissent atterrir battant de leurs ailes blanches. Peu de temps s'écoule et ils trahissent leurs frères en oubliant de se tenir à ce qui est séant : leur imagination fait des prodiges pour séduire une bonne terrienne, Zohra, à l'instigation de laquelle ils se mettent à boire du vin et adorer les idoles, puis assassinent son mari et lui divulguent finalement la formule qui leur permettait d'accéder au Ciel. L'accumulation de tels péchés et la faillite conséquente des revendications des anges, vaudront à Hārūt et Mārūt une peine à purger dans la tourmente d'un feu infernal à Babel, « où il semble, d'après les récits qui nous sont parvenus, qu'ils soient liés par des chaînes, accroupis et battant des ailes [...] attachés par leurs pieds [24] ».

Telle est l'histoire exemplaire de deux anges déchus Hārūt et Mārūt. Quant à ceux qui ont tenté le même voyage à travers l'atmosphère, mais cette fois-ci de la terre vers le ciel, et dont le plus fameux est pour nous la construction de la tour de Babel, il y avait parmi eux le roi mythique Kaīqāws, dont voici ce qui est écrit dans l'érudite *Chronique*

[20] « فنزل بنو سام المجْدال سرّة الأرض » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:208.

[21] E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 559b.

[22] « وجعل [أفريدون] وسط الأرض وعماده – وهو إقليم بابل [...] - لأيرج وهو الأصغر من بنيه الثلاثة » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:214.

[23] « إنّ اللّه أفرج السماء لملائكته ينظرون الى أعمال بنى آدم. » Al-Ṭabarī, *Tafsīr*, 2:427.

[24] « وزعم أنهما معلقان في الحديد مَطويّان، يصفّقان بأجنحهما [...] معلقين بأرجلهما » Al-Ṭabarī, *Tafsīr*, 2:435, 440; E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 559b. On trouvera dans le *Tafsīr* d'Al-Ṭabarī (2:427-435) une suite ample de divers récits, parfois de contenu fort différent, sur les anges Hārūt et Mārūt. Ils étaient populaires également en Asie Centrale et en Inde (A. Schimmel, *A Two-Colored Brocade. The Imagery of the Persian Poetry*, Chapel Hill / London, 1992, 532 [pour «Babel»: p. 524]).

d'Al-Ṭabarī [25] : « On tient de Hišām b. Muḥammad que [Kaïqāws] arriva de Khurāsān à Babel et qu'il se dit "Il n'est resté aucune partie de la terre que je n'ai conquise. Il faut que je connaisse ce qu'est le ciel, les étoiles et ce qui est au-dessus d'elles !" Dieu lui donna, à lui et à ceux qui étaient avec lui, une force pour monter dans les airs, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux nuages et alors Il leur enleva cette force – ils tombèrent et périrent. » Mais dans cette suite d'ascensions il n'y avait pas que des insolences mortelles, car on connaît des entreprises qui furent fructueuses. L'*Exégèse* (*Tafsīr*) d'Al-Ṭabarī garde le souvenir des paroles de Zohra, la femme qui avait résisté aux tentations incarnées par les anges Hārūt et Mārūt, et de l'heureux dénouement qui s'ensuivit : « [...] "Je ne ferais pas ce que vous voulez jusqu'à ce que vous me disiez avec quel mot vous montez au Ciel et avec quel mot vous descendez !" Ils lui dirent. Elle le prononça et monta au Ciel. Dieu lui fit oublier le mot pour descendre, elle resta là où elle était et Dieu la transforma en étoile [26]. » Selon une autre tradition, c'est l'étoile Vénus elle-même que Dieu transforma dans une séduisante femme pour conduire au péché les deux anges : « Vénus fut descendue auprès d'eux sous la forme de la plus belle femme [27]. »

La « montée dans les airs » peut se réaliser par un autre véhicule que le corps : par la langue. L'historiographe Masʿūdī remarque qu'avant Babel l'unique langue de l'humanité était le syriaque – *al-sūryāniyya* [28]. Mais il faut savoir que le mot « syriaque » a deux sens : c'est la langue communément parlée et une langue mystique – par référence au secret (*sirr* en arabe) [29]. Ainsi, si dans un temps reculé le secret était partagé par tous, par la confusion des langues, les paroles qu'il faut proférer pour connaître le Ciel devinrent un secret connu d'un petit nombre de gens seulement. Pour une autre corrélation possible, il est utile de se référer à ce que dit René Guenon : « ... le véritable enseignement traditionnel de l'islam, suivant lequel la langue « adamique » était la « langue syriaque », *loghah sūryāniyah*, qui n'a d'ailleurs rien à voir avec le pays désigné actuellement sous le nom de Syrie, non plus qu'avec des langues plus ou moins anciennes dont les hommes ont conservé le souvenir jusqu'à nos jours. Cette *logha sūryaniyah* est proprement, suivant ce qui est donné de son nom, la langue de « l'illumination solaire », *shems-ishrāqyah* ; en fait, *Sūryā* est le nom sanscrit du soleil, et cela semblerait indiquer que sa racine *sūr*, une de celles qui désignent la lumière, appartenait elle-même à cette langue originelle [30]. »

Cependant une langue nouvelle n'est pas seulement une méthode de damnation, mais aussi un moyen de sauver la vie. Dieu même l'utilisa, quand à Ḥarrān, il changea la langue d'Abraham du syriaque en hébreu, le soustrayant ainsi aux soupçons des émissaires de Nemrod qui avaient reçu ordre d'arrêter quiconque parlait le syriaque, rapporte Al-Ṭabarī

[25] «فحدثت عن هشام بن محمد انه [أي كيقاوس] شخص من خراسان حتى نزل بابل وقال ما بقى شيء من الأرض وقد ملكته ولابدّ من ان أعرف أمر السماء والكواكب وما فوقها وان اللّه أعطاه قوّة ارتفع بها ومن معه في الهواء حتى انتهوا الى السحاب ثم ان اللّه سلبهم تلك القوة فسقطوا فهلكوا.» Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:507.

[26] «[...] قالت ما انا بالذي أفعل حتى تخبراني بأي كلام تصعدان الى السماء وبأي كلام تنزلان منها فأخبراها فتكلمت فصعدت فأنساها اللّه ما تنزل به فبقيت مكانها وجعلها اللّه كوكباً.» Al-Ṭabarī, *Tafsīr*, 2:431.

[27] «أنزلت عليها الزُهرة – في أحسن صورة إمرأة.» Al-Ṭabarī, *Tafsīr*, 2:435.

[28] Cf. *supra*, note 4.

[29] R. Guenon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Paris, 1962, vol. 1, p. 69.

[30] *Ibid.*

dans la *Chronique* : « Quand Ibrāhīm s'enfuit de Kūthā et sortit du feu, sa langue était le syriaque. Lorsqu'il passa l'Euphrate à Harrān, Dieu lui changea la langue – en hébreu, dit-on. Nemrod avait envoyé [des émissaires] à sa poursuite en leur disant "Ne laissez aucune personne libre qui parle le syriaque sans me l'amener !" Ils rencontrèrent Ibrāhīm – la paix soit sur lui ! – quand il passa l'Euphrate, il parla l'hébreu et ils le laissèrent aller, sans connaître sa langue [31]. »

Si la terre est une roue et Babel son axe, un corollaire de cette image est la multitude des chemins terrestres et l'unicité de la voie céleste. Le multiple et l'unique sont en effet présents avec constance dans les récits qui peuplent la région de Babel. Après la confusion il y aurait eu 72 langues. Le choix de ce chiffre pourrait paraître arbitraire, mais il tient à l'ancien mode de calcul dans une base sexagésimale des Babyloniens. Ainsi, dire 72, c'est dire « plus que la totalité » (60), donc l'indénombrable infini [32]. Toujours à propos de nombres, selon le *Lexicaire des pays* de Yāqūt « il y avait à Babel sept villes et dans chacune se trouvait une merveille. Dans la quatrième ville, c'était un bol magique. Quand le roi invitait les hommes à son dîner, chacun venait de sa maison avec la boisson de son choix, et ils la versaient tous dans le même bol. Mais lorsqu'ils voulaient boire, ils ne buvaient que ce qu'ils avaient apporté avec eux – les boissons ne se mélangeaient pas pour former un même liquide et restaient inmiscibles [33] ». Bien que contenus dans un même récipient, des liquides divers restent inmiscibles, à la manière des langues, incompatibles entre elles, pourtant portées par le même air.

Le mythe

Voilà que c'est enfin ici, à quelques lieux de l'essence ancienne de Babel, axe du monde, et issue du corollaire de l'un et du multiple, que les sources arabo-musulmanes placent le mythe qui a fait la fortune de Babel en terre chrétienne : la construction de la tour et la confusion des langues.

C'est dans l'année mémorable de 2773 après la Création du Monde que cet événement terrible se produisit. La date est fournie par le savant Bīrūnī dans la *Chronologie des peuples orientaux* (*Al-'athār al-bāqia ʿan al-qurūn al-ḫālia*) [34] selon le comput des Nestoriens, autrement dit des chrétiens, et celui des juifs, pour lesquels il ne s'était alors écoulé que 1787 ans. Cette date correspond à la naissance du potentat Arġū de la lignée de Sem : « Certains chroniqueurs rapportent que Nemrod fils de Kūš fils de Ḥām fils de Noé régna

[31] « لمّا هرب ابراهيم من كوثي وخرج من النار ولسانه يومئذ سريانيّ فلما عبر الفرات من حرّان غيّر اللّه لسانه فقيل عبراني أي حيث عبر الفرات وبعث نمرود في اثره وقال لا تدعوا احداً يتكلم بالسريانيّة الا وجئتمونى به فلقوا ابراهيم عم فتكلّم بالعبرانية فتركوه ولم يعرفوا لغته. » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:310.

[32] De même que la métaphore du sans fin des 1001 Nuits est issue d'un monde décimal, où la corporalité des dix doigts a triomphé de la vie dans le temps, celui des 360 révolutions solaires. Cf. G. Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, Paris, 1981, chap. 1.

[33] « كانت بابل سبع مدن، في كل مدينة أُعجوبة ليست في الأخرى [...] وفي المدينة الثانية حوض عظيم فاذا جمعهم [أي الناس] الملك لحضور مائدته حمل كل رجل ممن يحضره من منزله شربا يختاره، ثم صبه في ذلك الحوض، فاذا جلسوا للشرب شرب كل واحد شرابه الذي حمله من منزله. » Yāqūt, *Buldān*, p. 311.

[34] Al-Bīrūnī (973–1050), *Al-aṯār al-bāqiyya ʿan al-qurūn al-ḫāliyya*, Leipzig, 1923, p. 73.

23 ans après la Confusion des Langues à Babel, ce qui coïncida avec la naissance d'Arġū – ce fut le premier royaume sur terre [35]. » Al-Ṭabarī fait des précisions, en situant la naissance d'Arġū à trente ans de la vie de son père Fāliġ et à 170 ans de la fin du Déluge [36] et insiste sur ce que « Fāligh, dont le sens en arabe est "fendre" [surtout la tête ajoutons-y], reçut ce nom en raison du partage du Monde [en sept climats] et de la confusion des langues qui eut lieu de son temps [37]. »

Jusqu'ici les récits restent concordants, mais en avançant dans la lecture de la chronique ṭabarienne, on découvre parmi les œuvres du Nemrod biblique une construction de tour dont la chute ultérieure provoqua le mélange des langues de l'humanité. L'information est formelle, la chaîne de transmission (*silsila*) est garante, aucun doute ne peut infirmer sa véracité et sa diffusion parmi les gens de l'époque. D'autant plus que le même récit resurgit chez les écrivains musulmans au fil des siècles, se maintenant sous forme de récit populaire jusqu'aujourd'hui. Alors, une deuxième confusion des langues ? Prenons soin d'abord d'examiner la chronologie. Les sources, et Al-Ṭabarī en occurrence, nous renseignent sur le fait que la tour fut construite du vivant d'Abraham, entre le vol interstellaire de Nemrod au moyen des aigles et la mort effroyable du tyran infligée par une mouche qui lui rongeait de l'intérieur la tête (pour les détails consulter les recueils des légendes prophétiques *Qiṣaṣ al-anbiā'*, dont notamment celui accumulé pendant tout le Moyen-Âge et connu sous le nom d'auteur d'Al-Kisā'ī [38]). Les tables des vies des ancêtres dressées par Birūnī donnent le chiffre 3189 pour la naissance d'Arġū selon les chrétiens, ce qui est déjà en divergence de 155 ans avec ce que disent les juifs et de beaucoup plus avec les calculs d'Al-Ṭabarī, dont l'autorité fait naître Abraham 3337 ans après la naissance d'Arġū [39]. Quoi qu'il en soit, le calendrier reste dans les deux cas inopérant, Nemrod n'ayant vécu – a en croire Birūnī – que jusqu'en 2892 de l'ère chrétienne / 1906 de l'ère juive de la Création, après un règne de 96 ans.

Faisons un nouvel essai d'intelligence en faisant appel à la généalogie. Conformément à Al-Ṭabarī, qui se réfère à la Torah, l'ancêtre commun de Nemrod et d'Abraham était Noé tel que suit : « Ibrāhīm fils de Tāriḥ fils de Nāḥūr fils de Sārūġ fils d'Arġū fils de Fāliġ fils de ʿĀbir fils de Šāliḥ fils de Qaīnān fils d'Arfaḫšad fils de Sem fils de Noé [40] » ; et « Nemrod fils de Kanʿān fils de Kūš fils de Ḥām fils de Noé [41] ». Dix générations se sont suivies entre Abraham et Noé et deux entre Nemrod et Noé, à une époque où, justement, les mythes bibliques voient les longévités mathusalémiques devenir rares. La consternation ne fait que grandir en décelant dans quelques autres paragraphes un « Nemrod fils de Balš [42] » et même un... « Nemrod fils d'Arġū [43] ». La contemporanéité de Nemrod et d'Abraham est décidément problématique, mais elle n'empêche pas le récit dont ils sont les acteurs d'exister.

[35] «وحكى بعض أهل الأخبار أن نمروذ بن كوش بن حام بن نوح مَلَكَ بعد ثلث وعشرين سنة من لدن تبلبُل الألسُن ببابل [هكذا] وهي أوّلُ مملكة قامت في الأرض وتبلبلُ الالسنة ببابل كان مُوافقاً لمولد أرغو» Al-Bīrūnī, *Al-aṯār*, p. 87.

[36] Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:210.

[37] «فالغ ومعناه بالعربية قاسم – وانما سمي بذلك لأن الأرض قسمت والألسن تبلبلت في أيامه» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:208.

[38] Al-Kisā'ī, *Qiṣaṣ al-Anbiā'*, Leiden, 1922.

[39] «وذلك [أي مولد إبراهيم] بعد خلق آدم بثلاثة آلاف وثلثمائة سنة وسبع ثلاثين سنة» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:211.

[40] «وهو إبراهيم بن تارخ بن ناحور بن ساروغ بن أرغوا بن فالغ بن عابر بن شالخ بن قَيْنان بن أرفخْشَد بن سام بن نوح» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:233.

[41] «نمرود بن كنعان بن كوش بن حام بن نوح» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:234.

[42] «نمرود بن بالش» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:292.

[43] «نمرود بن أرغوا» Al-Ṭabarī, *Tā'riḫ*, 1:234.

Au fond, la légende musulmane de la tour de Nemrod provient de la Bible, les recherches historiques sur la Haggadah [44] admettant que les interprétations rabbiniques ont augmenté la célébrité du chasseur et roi Nemrod – qui, rappelons-le, fut avec Nabuchodonosor, Salomon et Alexandre le Grand, parmi les quatre rois au monde à avoir réuni la terre entière sous leurs ordres – en déplaçant en son temps l'événement déjà accompli de la confusion des langues, aidées en cela par la présence simultanée d'une tour dans les deux récits. Puis, lors de l'exil en Babylonie, les Juifs ont vécu dans un milieu où l'ancienne version sumérienne de la confusion des langues était encore vivante. Cet « original de tous les autres » – qui élève à trois le nombre de nos récits différents sur la confusion – vient d'être retrouvé aujourd'hui sur une tablette en écriture cunéiforme, contenant une œuvre littéraire datant de la III^e^ dynastie d'Ur.

Aiguillonnés par les surprises de l'Histoire, on sera tentés de s'incliner devant le Temps pour lui demander la permission de s'enquérir de son voisin l'Espace et excaver selon la tradition britannique la géographie mythique de Babel. Où s'érigeait donc la tour ? Et aux abords de quel mamelon furent confondues les langues ? Arġū et Nemrod étant des rois de la Babylonie, c'est autour de Babylone qu'il faudra chercher les restes de l'impie tour. Et effectivement, les habitants actuels de ces lieux tissent un récit tel que celui qu'on recherche, autour d'une ruine dans la campagne, nous dit en 1960 George Awad dans l'article « Bābil » de l'*Encyclopédie de l'Islam* [45]. Serait-il allé quelques centaines de kilomètres plus au nord, ou aurait-il emprunté le chemin plus confortable d'un recours à l'article « Nimrūd [46] » de la première édition de la même encyclopédie, il aurait retrouvé son récit disputé entre quelques villages des environs de Mossoul, qui en vertu de la présence des fondations gigantesques d'une antique construction ont pris le nom de Nimrūd d'après celui de leur constructeur supposé. L'appellation moderne, qui ne fit que resplendir avec les campagnes de fouilles européennes, est vérifiée par la Micach 5 :5, qui fait du « pays de Nemrod » un synonyme pour l'Assyrie. En tant que personnage historique, le légendaire Nemrod ne pourrait être autre que Tukulti Ninurta I^er^, qui au XIII^e^ siècle av. J.-C. unifia les royaumes de Babylone et d'Assyrie [47].

La localisation du mythe a certes son intérêt, mais le « pourquoi » de la confusion des langues est une question d'une saveur bien plus succulente. Laissons d'abord à Al-Ṭabarī le soin de retracer la version de Nemrod en commençant par l'épisode de son vol au moyen de la nacelle soutenue par quatre aigles : « [Nemrod] prit quatre aiglons, les nourrit avec viande et vin jusqu'à ce qu'ils grandissent et devinrent gros et gras. Il les attela alors à une caisse en bois où il s'assit, et leva au-dessus d'eux une mesure de viande sur quoi ils s'envolèrent avec lui. Une fois dans le ciel, Nemrod se pencha sur le bord de sa nacelle pour regarder la terre. Les montagnes, il les vit comme si elles se mouvaient à petit pas, semblables à des fourmis. Il leva de nouveau la viande et regarda. La terre était entourée de tous les côtés des océans, comme si elle était un navire au milieu de l'eau. Une viande plus grande fut levée et il entra dans les ténèbres. Il ne voyait ni au-dessus de lui, ni au-dessous de lui. La peur le gagna et il fit tomber la viande à la poursuite de laquelle les

[44] A. Dotan, « Babel, Tower of », *in Encyclopaedia Judaica*, vol. 4, Jerusalem, 1971, p. 22b–27a.

[45] G. Awad, « Bābil », *in EI*^{2} I, p. 846a–847b.

[46] M. Streck, « Nimrūd », *in EI*^{1} III, p. 986b–989a ; M.E.J. Richardson, « Nimrūd », *in EI*^{2} III, p. 50a-b.

[47] « Nimrod », *in Encyclopaedia Judaica* XII, p. 1166b–1167a.

aiglons se lancèrent. Lorsque les montagnes regardèrent vers eux, et ils étaient en train de piquer à toute allure, et qu'ils entendirent le bruit de leurs ailes, eh bien alors les montagnes furent parcourues d'un frisson et elles se murent presque de leur place, mais elles ne le firent pas. C'est à cette aventure que se réfère Son verset "Ils ourdirent leur machination, mais leur machination était dans les mains de Dieu. Pourtant leur machination fut telle que les montagnes s'eblanlèrent [48]". Le vol des aiglons et de Nemrod commença à Jérusalem et s'acheva sur la Montagne Fumante. Alors, quand Nemrod vit qu'il n'avait pas réussi ce qu'il tenta de faire, il se mit à construire la tour. Il construisit jusqu'à ce qu'en l'appuyant sur le ciel, il y montât et regardât ce qu'il pensait être le Dieu d'Abraham. Une chose comme celle-ci ne s'était jamais produite. Dieu prit sa construction par les fondations "et détruisit le toit sur leurs têtes et leur amena le malheur d'où ils ne s'attendaient pas [49]" – c'est-à-dire de l'endroit qu'ils croyaient sûr. Il les prit par le fondement de la tour et les anéantit. La tour s'effondra et, de peur, la langue des hommes fut confondue en ce jour. Ils parlèrent 73 langues différentes, là où avant ils n'avaient eu qu'une seule langue, la *suriāniyya*. Pour cette raison Babel fut appelée *Bābil* [50]. » Dans le récit qu'on vient de voir, la confusion des langues est un traumatisme produit par la terreur qu'exerça sur les hommes la chute de la tour de Nemrod, en guise de châtiment divin à l'orgueil humain.

La version de la « première confusion des langues » transmise par Al-Ṭabarī, dépeint quant à elle, une humanité accablée par les fléaux qu'envoie un Dieu jaloux d'une possible indépendance des hommes vis-à-vis de lui et soucieux de préserver son rôle de maître, dont l'intercession doit être continuellement implorée. « Puis naquirent à ʿĀbir Fāliġ et son frère Qaḥṭān – la naissance de Fāliġ étant 140 ans après le Déluge. Quand les hommes se multiplièrent, ils commencèrent, à cause de la proximité de temps qui les séparait de cette grande Inondation, à penser à la construction d'une ville qui puisse les contenir, de sorte qu'ils ne se dispersent plus, ou à une haute tour qui puisse les protéger et les garder de la noyade d'un autre Déluge, s'il venait à avoir encore lieu. Dieu – son Nom soit loué ! – voulut alors les rendre faibles, rendre contradictoires leurs pensées et leur apprendre qu'en dehors de Lui il n'y a point de salut. Il s'opposa à leur rassemblement, dispersa leurs groupements et fracassa de toute sa force leur langue. ʿĀbir avait 474 ans et alors naquit à Fāliġ son fils Arġū [51]. »

[48] *Le Coran*, « Ibrāhīm » 14:47.

[49] *Le Coran*, « Al-Naḥl » 16:26.

[50] « فأخذ [نمرود] أربعة أفرخ من فراخ النسور فربّاهن باللحم والخمر حتى اذا كبرن وغلظن واستعلجن قرنهن بتابوت وقعد في ذلك التابوت ثم رفع رجلا من لحم لهن فطرن به حتى اذا ذهبن في السماء أشرف ينظر الى الأرض فرأى الجبال تدبّ كدبيب النمل ثم رفع لهن اللحم ثم نظر فرأى الأرض محيطا بها بحر كأنها فلكة في ما ثم رفع طويلا فوقع في ظلمة فلم ير ما فوقه ولم ير ما تحته ففزع فألقى اللحم فأتبعته منقضّات فلما نظرت الجبال إليهنّ وقد أقبلن منقضّات وسمعن خفيفهن فزعت الجبال وكادت أن تزول من أمكنتها ولم يفعلن وذلك قوله عز وجلّ ﴿وَقَدْ مَكَرُوا مَكْرَهُمْ وَعِندَ اللّه مَكْرُهُمْ وإِنْ كانَ مَكْرُهُمْ لتزُولَ منهُ الجبالَ﴾ [...] فكان طيرانهن به من بيت المقدّس ووقوعهن في جبل الدخان. فلما رأى انه لا يطيق شيئا أخذ في بناء الصرح، فنى حتى إذا أسنده الى السماء ارتقى فوقه ينظر بزعمه الى إله إبراهيم، فأحدث ولم يكن يُحدَث، وأخذ الله بنيانه من القواعد: ﴿فَخَرَّ عَلَيْهِمُ السَّقْفُ مِنْ فَوقِهِم وَاتيهُمُ العَذَابُ من حيثُ لا يشعُرُونَ﴾، يقول: من مأمنهم، وأخذهم من أساس الصرح، فتنقض بهم. ثم سقط فتبلبلت ألسن الناس من يمئذ من الفزع فتكلموا بثلاثة وسبعين لساناً فلذلك سميت بابل وانما كان لسان الناس قبل ذلك السريانية. » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:289. Sur l'ascension de Nemrod, voir aussi D. Siderski, *Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et dans les vies des Prophètes*, Paris, 1933, p. 39-40; ou encore H. Schwarzbaum, *Biblical and Extra-Biblical Legends in Islamic Folk Litterature*, Walldorf-Hessen, 1982.

[51] « ثم ولد لعابر فالغ وأخوه قحطان، وكان مولد فالغ بعد الطوفان بمائة وأربعين سنة فلما كثر الناس بعد ذلك مع قرب عهدهم بالطوفان همُّوا ببناء مدينة تجمعهم فلا يتفرهقون، أو صَرح عالٍ يحوزهم من الطوفان إن كان مرّة أخرى فلا يتغرقون، فأراد الله عزّ وجلّ أن يُوهن أمرهم، ويخلف ظنّهم ويعلّمهم أن الحول والقوة له، فبدد شملهم، وشتت جمعهم، وفرّق ألسنتهم وكان عمر عابر أربعمائة سنة وأربعين وسبعين سنة ثم ولد لفالغ أرغوا. » Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:210.

Il en est autrement de toute une série des récits différents de celui d'Al-Ṭabarī qui contiennent des versions hautement originales, éloignées du récit biblique, dépourvue de tour et très belles par leur symbolisme. Davantage, elles expliquent le mécanisme effectif de la multiplication des langues. Dans le dictionnaire *La langue des Arabes* (*Lisān al-ʿarab*), le lexicographe Ibn Manẓūr nous livre un bref récit : « On dit que Babel fut appelée ainsi, car, lorsque Dieu le Très Haut voulut confondre les langues des humains, envoya un vent et les amena de tous les horizons à Babel. Dieu confondit avec ce vent leurs langues, puis il les dispersa sur la terre [52]. » Plus prolixe, l'encyclopédiste Al-Suyūṭī apporte des nouveaux détails : « Quand Dieu [...] voulut rassembler les créatures à Bābil, il envoya sur eux du vent. Ils se réunirent en se demandant pourquoi on les rassemblait. Un héraut cria : "Qui a placé l'Occident à sa droite et l'Orient à sa gauche, et fait face à la demeure sacrée, à lui est dévolu le langage du Ciel." Yaʿrūb, fils de Qaḥṭān, se leva, et il fut dit : "Ô Yaʿrūb, fils de Qaḥṭān, fils de Hūd, est-ce toi ?" – Et il fut le premier à parler l'arabe construit (*al-mabniyya*) [*sic*]. Le héraut ne cessa point de dire : "Qui fait telle ou telle chose, à lui est dévolue telle ou telle langue", jusqu'à ce qu'ils se répartissent suivant 72 langues. La voix s'arrêta, les langues relevèrent une grande confusion (*tabalbalat*), et on [l']appela Bābil. La langue était désormais du *bābilī* [53]. » Soulignons la touche islamique du récit : les Arabes sont définis comme ceux qui font la prière en direction de la Kaʿba. Curieusement, ils étaient donc musulmans avant d'être Arabes ! Il paraît qu'on milite ici – contre certaines sécessions *ridda* – pour l'idée suivant laquelle les Arabes étaient musulmans depuis qu'ils sont, leur paganisme n'étant qu'un interlude. Mais involontairement on crée une identification contraire à la doctrine universaliste de l'islam, de la communauté musulmane (*umma*) à la langue arabe (*al-ʿarabiyya*) et la nation arabe.

Le caractère remarquable de cette version arabo-musulmane vient du fait qu'après leur « diffraction », les langues furent attribuées selon certains principes d'élection, devenant en conséquence des langues « choisies ». Puis, l'intérêt vient de l'élément aérien, qui – médium porteur de la parole – trouble par sa turbulence et finit par mélanger la langue et les pensées. Il existe également, dans un dictionnaire de toponymes d'Al-Bakrī, une variante ayant désigné le sommeil comme temps du désordre linguistique, de la dilution et de la mixture de la langue unique que possédaient les hommes lorsqu'ils furent éveillés : « On dit que les hommes s'endormirent, leur langue étant alors le syriaque. Au matin lorsqu'ils s'éveillèrent, leur langue fut séparée en soixante-deux langues différentes et chacun commença à bredouiller dans sa langue. Pour cette raison, l'endroit où ceci eut lieu, fut nommé Babel [54]. »

Dans ces récits on est frappé par l'étrangeté qui les entoure : le vent qui paraît régler tout, l'absence d'explication pour l'attitude de Dieu...

[52] «وقيل: سمّيت أرضُ بابلَ لانّ اللّه تعالى حين أراد أن يخالف بين ألسنة بنى آدم بعث ريحاً فحشرهم من كل أُفق الى بابل فبلبل اللّه بها السنتهم ثم فرّقتهم تلك الريحُ في البلاد.» Ibn Manẓūr (1232–1311), *Lisān al-ʿarab*, Le Caire, Dār al-Maʿārif, s.d., rad. <b l l>.

[53] «لما حَشرَ اللّه الخلائق إلى بابل بعث اليهم ريحاً؛ فاجتمعوا ينظرون لماذا حُشروا له، فنادا مُناد: مَنْ جعل المغرب عن يمينه والمشرق عن يساره، واقتصدَ البيتَ الحرم بوَجهه فله كلام أهل السماء فقام يعرب بن قحطان فقيل له: يا يَعْرُبُ بن قحطان بن هود؛ أنت هو؟ فكان أوّلَ من تكلم بالعربية المبينة؛ فلم يزل المنادي ينادي مَن فعل كذا وكذا فله كذا وكذا، حتى يفترقوا على اثنين وسبعين لسانا، وانقطع الصوتُ وتبلبلت الالسن؛ فسُميت بابل. وكان اللسان يومئذ بابلياً.» Al-Suyūṭī, *Al-Muzhir*, p. 32 (traduction par H. Loucel *in* «L'origine du langage d'après les grammairiens arabes», *Arabica* 11, 1964, p. 168-169).

[54] «قالوا: وبات الناسُ ولسانهم سُريانيّ، فأصبحوا وقد تَفَرَّقت لغاتهم على اثنين وسبعين لساناً وأصبح كل يُبلبل بلسانه، فسمى الموضع بابلا.» Al-Bakrī (?–1094), *Muʿǧam mā istaʿǧama min āsmā' al-bilād wa-l-mawāḍiʿ*, éd. Muṣṭafā al-Saqā, Beyrouth, ʿĀlam al-Kutub, s.d., vol. 1, p. 219.

Peut-être que c'est à l'original sumérien mentionné plus haut, qu'il faut demander la clé de la compréhension pour ses avatars et chercher ainsi à retrouver la signification oubliée, dont la trace dans le mythe est son absence. En effet voici les paroles que rapportent les tablettes d'argile : « Douze cents ans [ne s'étaient pas écoulés] / [Que le territoire se trouvait élargi,] / Et la population multipliée. / [Comme un taur]eau, le pa[ys] tant donna de la voix / Que le dieu-souverain fut incommodé [par le tapage]. / [Lorsque Enlil eut ouï] leur rumeur, / [Il s'adressa a]ux grands dieux. / 'La rumeur des humains [est devenue trop forte] : / Je n'arrive plus à dormir, [avec ce tapa]ge ! / [Commandez donc] que leur vienne l'Épidémie [55].' » Et l'Épidémie fut suivie de la Sécheresse, puis de la Famine et enfin des ravages du Déluge. Pour se venger contre Enki, dieu de la Sagesse, qui sauva chaque fois les hommes de la disparition totale, Enlil finit par pulvériser l'unique langue dans une myriade de parlés – et certainement obtenant ainsi par l'annulation réciproque des ondes sonores le silence tant recherché. Voici pourquoi l'idée qu'eurent les hommes de se réunir tous à Babel, résidence de ce dieu sumérien, et plus encore leur colossale trouvaille de se protéger des flots futurs en érigeant une tour qui sans qu'ils s'en doutent, ne faisait cependant qu'approcher leur brouhaha du Ciel, exaspéra hors mesure l'insomnie d'Enlil, qui en tant que Seigneur de l'Air, n'eut pas beaucoup de peine à choisir le moyen convenable à ses desseins et à embrouiller les paroles avec du vent. Silence ! Les Dieux dorment !

Les deux versions du mythe de Babel – l'ancienne et celle « de Nemrod » – paraissent avoir été connues depuis sa formation par la conscience musulmane et elles sont véhiculées en parallèle tout au long de l'histoire. Si le nombre des dates des événements équivaut au nombre des chroniqueurs, la prolifération de la localisation du mythe nous fait croire qu'il y avait autant de « tours de Babel » que des ziggourats à voir au long de l'Euphrate et du Tigre, et des contes rimés par les bardes au long de leurs rives. Dans les sources analysées, la fière bâtisse que fut la tour, n'est pas la cause *sine qua non* du cataclysme qui fragmenta la langue unique, et la plupart du temps, elle n'accompagne que de très loin le récit. Enfin, la raison de la confusion des langues, bien qu'elle paraisse le résultat d'une friction entre Dieu et les hommes, reste souvent un mystère – le Dieu des Arabes n'explique pas toujours ses actes.

Typologie des sources

Une fois le paysage babélien dévoilé, scruté jusqu'à l'horizon, la curiosité du regard apaisée, l'esprit se posera avec certitude une question : « Qui sont donc les mains qui ont peint ce panorama ? » La réponse nous apportera de nouveaux récits.

En parcourant à la recherche de Babel les volumes que la tradition musulmane nous a légués, on remarquera que les récits varient selon les sources auxquelles ils puisent. On a pu voir l'enchaînement qui relie la version sumérienne du mythe à celle judéo-chrétienne et à celles musulmanes. Le *folk-lore* local joue aussi un rôle, de même que la mythologie iranienne. La variété des sources est une remarque valable également pour le Coran lui-

[55] J. Bottéro, N. Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, Paris, 1989, p. 541.

même et l'ensemble des traditions musulmanes [56]. D'ailleurs, chez tous les chroniqueurs, les événements sont relatés selon ces multiples points d'observation. Devant le grand nombre de perspectives, certains professent une identité des récits et des personnages appartenant à des cultures étrangères entre elles. Ainsi Al-Ṭabarī se fait la voix des experts persans en généalogie, qui prétendent que « Noé est [le bon roi] Afrīdūn qui défia le tyran Al-Azdahāq et enleva son royaume. D'autres pensent que Afrīdūn est Alexandre le Grand, *Ḏū al-Qarnaīn* que mentionne Dieu dans son Livre à propos d'Abraham et le *Bi'r Sabʿ*. On dit aussi qu'il serait Salomon fils de David en personne [57]. » La réutilisation de récits anciens, le télescopage et la correspondance des personnages produisent un temps récurrent, aux acteurs symboliques. Les récits changent d'aspect aussi selon le genre de livre dans lequel ils se trouvent et la profession de son auteur – exégète, géographe, historien, philologue. Enfin les récits sont complémentaires sans une véritable unité de contenu autre que celle de leur accord sur l'image qu'il faut transmettre de Babel : lieu d'exception entre le Ciel et la Terre.

Le Coran et la tradition musulmane – la *sunna* – n'évoquent pas explicitement le mythe de la tour de Babel : ni la confusion des langues, ni l'existence d'une tour quelconque. Ce qui pourrait être considéré comme étant *la* tour de Babel, est appelé en arabe « Palatinum [58] », *Al-Miğdal* (Al-Bakrī), et plus communément *Al-Ṣarḥ* (Al-Ṭabarī, Al-Bīrūnī, Al-Zamaḫšarī), dont la définition dans *Maqāyīs al-luġa* est : « Le *ṣarḥ* est une seule maison construite de façon solitaire et robuste, s'élevant hautement dans le ciel ; toute bâtisse haute étant un *ṣarḥ* [59]. » Dans la Tradition, Babel est cité toujours une fois, en l'occurrence au « chapitre sur la prière dans les ruines et les lieux de douleur » de l'important recueil de traditions musulmanes *L'authentique* (*Al-Ṣaḥīḥ*) d'Al-Buḫārī, en relation avec le refus de ʿAlī de prier sur des ruines : « On mentionne que ʿAlī – que Dieu soit satisfait de lui ! – répugna à faire la prière dans les ruines de Babel [60]. »

Ces deux attestations, négatives, paraissent faire briller de la couleur de l'aversion le silence noir et réprobateur qui entoure Babel au cœur même de l'islam. Remarquons à cet effet que malgré la caractérisation de Babel comme lieu d'Ascension au Ciel, c'est de la ville sainte de Jérusalem que le Prophète Mahomet s'envole vers le Trône de Dieu lors de son voyage nocturne (*al-isrā'*)[61].

Dans les traités d'exégèse, le mythe de Babel, tel que présenté par la Bible et la culture développée autour d'elle, est quasiment absent, à l'exception de la mention explicite mais très tardive, du XIX^e^ siècle, faite par le traité d'exégèse coranique d'un Bagdadien du nom d'Al-Alūsī, tel que suit : « On dit que Babel fut nommée ainsi à cause de la confusion

[56] Cl. Gilliot, « Récit, mythe et histoire chez Ṭabarī. Une vision mythique de l'histoire universelle », *MIDEO* 21, 1993, p. 277-289.

[57] «وقد زعم بعض نُسَّابِي الفرس أن نوحاً هو أفريدون الذي قهر الأزدهاق وسلبه ملكه وزعم بعضهم أن أفريدون هو ذو القرنين صاحب إبراهيم عليه السلام الذي قضى له ببئر السبع الذي ذكر اللّه في كتابه وقيل بعضهم هو سليمان بن داؤد» Al-Ṭabarī, *Tā'rīḫ*, 1:211.

[58] E. Herzfeld, *op. cit.*, 1:559a.

[59] «الصرح بيتٌ واحدٌ يُبنى مفرداً ضخماً طويلاً في السماء وكلّ بناء عال فهو صرح» Ibn Fāris, *Maqāyīs*, < ṣ r ḥ >.

[60] «باب الصلاة في مواضع الخَسف والعذاب: يُذكر أن علياً رضى اللّه عنه كره الصلاة بخسف بابل.» Al-Buḫārī (810–870), *Al-Ṣaḥīḥ*, Le Caire, Matbaʿat Mašʿal al-Ḥussaīnī, vol. 1, p. 112. Pour la notice complète du récit *ḥadīṯ*, voir *Sunan Abī Dāwud*, cf. extrait, *supra*, note 18.

[61] B.W. Robinson, « Miʿrāḍj », *in EI*² VII, 7:99b–107a.

(*tabalbul*) des langues lors de la chute de la tour de Nemrod [62].» Mais deux versets coraniques suscitent notre attention pour les indices qu'ils contiennent. Le premier – «Dieu prit leur construction par ses fondations, et croula le toit sur leurs têtes et leur amena le malheur d'où ils ne s'attendaient pas [63]» – ferait allusion à la tour construite par Nemrod. Le deuxième – «la différence de vos langues et de vos couleurs [64]» – expliquerait, selon les interprétations du rationaliste muʿtazilite Al-Zamaḫšarī, la différence des langues comme nécessaire à la reconnaissance mutuelle des personnes et des choses: «À cause de la différence, la reconnaissance mutuelle fut possible. Car si les choses étaient en accord, semblables et d'une seule façon, l'inconnaissance et la confusion seraient apparues, et beaucoup de bonnes choses se seraient arrêtées [65].»

Les sources géographiques habituées de Babel, sont plus aptes à établir sa localisation, ses frontières, et arpenter la superficie de la ville ou chiffrer aux enchères la hauteur de la tour [66]. Jusqu'au Baedeker, un excellent *vade-mecum* pour Babel fut *Le livre des routes et des royaumes* (*Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*) d'Abū ʿUbaīd al-Bakrī, contenant notamment une présentation de la ville; la position terrestre et astrale de la Babylonie («Le premier des sept climats est la Babylonie, qui comporte le[s provinces de] Khurāsān, Fārs, Ahwāz, Mawṣil et Ṭabarīstān. Ce climat se trouve dans le zodiaque du Bélier et sous le signe de Jupiter»); le récit du vol de Nemrod; et enfin la description d'une tour plus haute et plus opulente que celles de Manhattan – «La tour fut construite après la confusion des langues – c'est la tour qui est appelée *Al-Miğdal*. Sa hauteur est de 5170 coudées, sa base plus large que sa partie supérieure, et son intérieur abonde de niches de marbre rare, embellies d'or et de pierres précieuses, si bien que celui qui entend ce récit ne le croit presque pas [67].»

Les historiens ont le souci d'insérer Babel entre les événements mythiques ou réels de l'Histoire, en répétant sur Babel ce qu'on connaît des autres si, attirés par les pays lointains, ils ne se font pas ethnographes ou voyageurs. Tel fut le cas, entre autres, du grand polygraphe et voyageur Al-Bīrūnī, dont les pérégrinations asiatiques lui permirent de faire une description *de visu* de l'Inde et de rédiger la *Chronologie*, dont nous avons nous-mêmes tiré profit au cours de ce travail. En transmettant tous les récits racontant le passé, toutes les variantes, mêmes contradictoires, la *Chronique* d'Al-Ṭabarī finit par construire une Polyhistoire et en enchaînant le mythique et le réel, dissout en fait les limites d'entre les deux. En passant par Noé, Al-Ṭabarī dit de Babel: «Lorsque Noé sortit [de l'Arche] il se

[62] «قيل وسميت بابل لتبلبل الألسنة فيها عند سقوط صَرْح نمروذ.» Al-Alūsī (1803–1853), *Rūḥ al-maʿānī fi tafsīr al-Qur'ān al-ʿaẓīm wa-al-sabʿ al-maṯānī*, Beyrouth, Dār Iḥyā' al-turāṯ al-ʿarabī, p. 342.

[63] ﴿فأتى اللّه بُنيَانَهم من القَوَاعد فَخرَّ عَلَيْهِمُ السَّقْفُ من فوقهم واتيهُمُ العَذَابُ من حيثُ لا يشعُرُونَ﴾ *Le Coran*, «Al-Naḥl» 16:26.

[64] ﴿واختلافُ السنَتكُم وَالوانكُم﴾ *Le Coran*, «Al-Rūm» 30:22.

[65] «ولإختلاف وقع التعارف وإلا فلو اتفقت وتشاكلت وكَانَت ضرباً واحداً لوقع التجاهل والإلتباس وتعطلت مصالح كثيرة» Al-Zamaḫšarī (1075–1144), *Al-Kaššāf*, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ʿarabī, «Al-Rūm» 30:22.

[66] E. Herzfeld, *op. cit.*, 559a–560a; G. Awad, *op. cit.*, p. 846a–847b.

[67] §740; §244 «فأمّا الأقاليم السبعة فالأوّل أرض بابل، منها خراسان وفارس والأهواز والموصل وأرض الجبل له من البروج الحمل ومن النجوم المُشترى؛ §119; §85 «وبنى الصَرح بعد البلبلة وهو البناء الذي يسمّى المجدال، وكان ارتفاعه خمسة آلاف ذراع ومائة وسبعين ذراعاً، وكان أسفله أوسع من أعلاه، وكان فيه محارب كثيرة من فائق الرخام مزيّنة بالذهب والجواهر وما لا يكاد سامعه يصدّق الخبر عنه.» Abū ʿUbaīd al-Bakrī, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, éd. A. Van Leuwen, Tunis, s.d.; l'Empire State Building a 1860 marches du niveau de la rue au 102e étage.

dirigea vers Qarda en Ğazīra pour s'établir et construit là-bas un village qu'il appela Quatre-Vingts, du fait qu'il y avait bâti 80 maisons pour chacun des 80 hommes qui survécurent avec lui au Déluge. L'endroit est appelé jusqu'à aujourd'hui le Marché des Quatre-Vingts. [...] Quand le pays des fils de Noé leur devint exigu, quatre-vingts parmi eux partirent à Babel et la construisirent. Elle se situait entre l'Euphrate et Saqāt, étant d'une superficie de douze sur douze *parasanges*. Sa porte se trouvait à l'emplacement du *Dūrān* actuel [*piazza*?], sur le pont de Kūfa, à gauche quand on le passe. Lorsqu'ils devinrent musulmans, les hommes avaient grandi en nombre à Babel jusqu'à ce qu'ils atteignent les cent milles [68].»

Quant aux **philologues**, il faut avouer que je n'ai rencontré chez eux qu'une seule mention du mythe de Babel: dans l'encyclopédie d'Al-Suyūṭī, qui d'ailleurs tire son information de source théologique (ses paroles citées plus haut débutent par: «En s'appuyant sur un récit authentique d'Anās b. Mālik [fondateur du rite melikite], Ibn ʿAsākir dit dans l'*Histoire*: Quand Dieu rassembla les créatures [69]...»).

Pourtant en lexicographie, l'étymologie de Babel est connue («La *balbala*: confusion des langues. [...] Babel fut nommée Babel parce que [...] Dieu les rassembla [les hommes] à Babel et confondit [...] leurs langues.», explique Ibn Manẓūr [70]). Borges dit de cette onomatopée courante dans de nombreuses langues «qu'il n'est pas impossible que le mot anglais «to babble» et le mot allemand «babbeln», qui veulent dire «balbutier», viennent de Babel et non des premiers sons qu'articulent les enfants». Par estime littéraire on pourrait l'aider en remarquant la parfaite similitude entre le *babil* en cause et le nom arabe de Babel: *Bābil*. La forme *fāʿīl* – dénotant un participe actif – sur laquelle est construit ce nom, éclaircit son étymologie, se taisant en contrepartie sur l'identité de l'acteur: est-ce le lieu lui-même qui est doué du pouvoir de confusion? ou est-ce le dieu qui l'habite qui est le véritable agissant? Mais des questions semblables sur la multiplicité des langues n'effleurent curieusement pas l'esprit des philologues.

Or ils en auraient eu l'occasion, quand ils se questionnaient sur la différence des dialectes arabes et leur hiérarchie – dans la discussion de ces problèmes passait son temps Ibn Fāris en les recensant dans les chapitres «La langue des Arabes est la meilleure des langues et la plus vaste», «La différence des langues des Arabes»..., de son traité philologique *Le compagnon dans le démêlement du lexique* (*Al-Ṣāḥibī fī fiqh al-luġa*) [71] – et lorsqu'ils s'interrogeaient si longuement sur la langue des habitants du Paradis – dans la préface même du *Lisān al-ʿarab*, un des plus employés des dictionnaires arabes, après l'eulogie introductive adressée à Dieu, son auteur lance: «Dieu – qu'Il soit loué! – gratifia l'homme et le combla du pouvoir de la Parole, ainsi qu'il ne le fit pas pour les autres êtres vivants. Dieu honora

[68] «فلما خرج نوح منها [أي من السفينة] اتخذ بناحية قَردى من أرض الجزيرة موضاً وابتنى هناك قرية سماها ثمانين لأنه كان بنى فيها بيتاً لكل انسان ممن آمن معه وهم ثمانون فهي الى اليوم تسمى سوق ثمانين [...] لما ضاقت بولد نوح سوق ثمانين تحوّلوا الى بابل فبنوها وهي بين الفرات والصقاة وكانت اثنى عشر فرسخاً في اثنى عشر فرسخاً وكان بابها موضع دُوران اليوم فوق جسر الكوفة يَسْرّة اذا عبرت فكثروا بها حتى بلغوا مائة الف وهم على السلام.» Al-Ṭabarī, *Tāʾrīḫ*, 1:198, 213.

[69] «وأخرج ابن عساكر في التأريخ بسند رواه عن أنس بن مالك موقوفاً قال: لما حَشرَ اللّه الخلائق الخ.» Cf. *supra*, note 26.

[70] «حشرهم [...] الى ابل فبلبلَ [...] ألسنتهم.» Ibn Manẓūr, *Lisān*, <b l l>.

[71] «إختلاف لغات العرب»؛ «لُغة العرب أفضل اللغات وأوسعها» Ibn Fāris, *Al-Ṣāḥibī fī fiqh al-luġa*, éd. Šūaymī, Beyrouth, Mu'assasat Badrān, 1963.

la langue arabe avec la clarté d'expression plus que toutes les autres langues et couronna cet honneur en faisant que le Coran s'exprime en arabe et que la langue des gens du Paradis soit l'arabe. On tient d'Ibn ʿAbbās – que Dieu soit satisfait de lui ! – que l'Envoyé de Dieu – la Bénédiction et le Salut de Dieu soit sur lui ! – avait dit : "Aimez les Arabes pour trois raisons : parce que moi-même je suis arabe, parce que le Coran est arabe et parce que la langue des Gens du Paradis est l'arabe." Cela fut mentionné par Ibn ʿAsākir dans la bibliographie de Zuhaīr b. Muḥammad b. Yaʿqūb [72]. »

Dans **l'iconographie** musulmane, Babel reste aussi insaisissable que la parole et illusoire qu'une ruine ; la chercher c'est conclure à son absence. Pour comprendre comment, remarquons d'abord que c'est la peinture qui propulsa le mythe de Babel en Occident. Puis, que c'est le côté tour qui inspira le plus, davantage que l'aspect langues [73]. Cela est dû de toute vraisemblance à la disproportion des difficultés de représentation des objets et de la parole.

D'autre part pour que le mythe puisse prendre racine, un requisit essentiel paraît être le lancement de sa première représentation iconique. Par la suite, la « tradition » se chargera de le transmettre. Au cours du périple l'intention des uns et des autres changea – on peut supposer que les miniatures hébraïques du VI^e^ siècle, occidentales du Moyen-Âge et mosaïques byzantines n'aient pas la même teneur que les colisées fourmillants et gigantesques des Flamands et des Dürers, ni les fantaisies baroques d'un Kircher ou les recherches *in situ* des mythologies prises à la lettre des archéologues des deux siècles passés.

Pour les musulmans qui connaissaient bien la tour et sa signification, certes l'iconographie joua un moindre rôle qu'en Europe, mais on ne peut pas prétendre que c'est elle la cause de son absence, puisque nombre de scènes coraniques ou bibliques constituent des thèmes classiques du répertoire des miniaturistes musulmans (qui se complaisaient a reprendre avec fastes la monté dans les airs de Kaīqāws élevé par des aiglons, épisode adjacent dans le récit biblique ne serait-ce que par le sujet, à celui de la tour de Babel [74]). Également, les scènes de constructions monumentales ne manquent pas, surtout à l'époque timouride et on s'en doute que leurs commanditaires étaient tout aussi fiers de voir ces travaux couchés sur papier, que leurs homologues de l'Occident bâtisseur de cathédrales flamboyantes s'enthousiasmer sous la plume des miniaturistes chrétiens.

Quant à opiner sur la difficulté de représenter une scène dont l'élément central est la Parole, il n'y a qu'à se rappeler les séances des *Maqāmāt* [75] qui font remonter dans le temps les exercices gesticulatoires dans lesquels les divers Behzāds persans étaient parvenus à une remarquable maîtrise pour pouvoir rendre compte dans leurs muettes images de personnages

[72] « امّا بعد فان اللّه سبحانه قد كرّم الإنسان وفضّله بالنطق على سائر الحيوان وشرّف هذا اللسان العربى بالبيان على كلّ لسان وكفاه شرفاً أنه به نزل القرآن وأنه لغة أهل الجنان روى عن ابن عباس رضى اللّه عنه قال رسول اللّه صلعم أحبوا العرب لثلاث لأنى عربى والقرآن عربى وكلام أهل الجنة عربى ذكره ابن عساكر في ترجمة زهير بن محمد بن يعقوب. » Ibn Manẓūr, *Lisān*, préface.

[73] Une galérie de tours est rassemblée dans l'ouvrage de H. Minkoowski, *Aus dem Nebel der Vergangenheit steigt der Turm zu Babel. Bilder aus 1000 Jahren*, Berlin, 1960.

[74] R. Milstein, N. Brosch, *Biblical Stories in Islamic Painting*, Jerusalem, 1991 ; R. Milstein, K. Ruhrdanz, B. Schmitz, *Stories of the Prophets. Illustrated Manuscripts of Qisas Al-Anbiya*, Costa Mesa (Cal.), 1999.

[75] O. Grabar, *The Illustration of the Maqamat*, Chicago, 1984 ; Ṭ. ʿUkāša, *Fann al-wasṭī min ḫilāl maqāmāt al-ḥarīrī*, Le Caire, Dār al-Šurūq, 1992 ; http://sites.netscape.net/atanasiuvlad/lateral/maqamat/

qui parlent et qui écoutent. Car les *Maqāmāt* illustrées sont le raffinement même du sublime paradoxe ; elles représentent la gloire ultime de la langue arabe laïque, là où le Verbe évolue dans la plus haute des sphères et en même temps, pendant que l'éloge de l'oralité est ainsi fait, elles sonnent dans l'histoire du livre arabo-musulman le triomphe de l'Écrit – calligraphie tout droit descendue des manches d'Ibn Muqla et miniatures telles que même dans les *Mille et Une Nuits* on n'en verra pas.

Le constat est qu'objectivement il n'y avait pas de raison à priori pour rejeter une tentative de peinture de la tour et de la confusion qu'elle engendre.

Alors pourquoi n'y a t-il pas de représentation de Babel dans l'art musulman ?

En conclusion, l'évocation de Babel à travers les sources arabo-musulmanes montre qu'il existe une grande diversité d'écrits dans une construction hétéroclite, où incohérence et originalité se mélangent. Du point de vue strictement islamique, Babel est un lieu néfaste – cela à l'unisson avec la tradition juive et chrétienne – toutes traditions étrangères à la terre de Babylonie. D'autre part, les traditions autochtones – persanes en majorité – sont favorables à Babel. Mais si on considère la tradition musulmane globalement, en tenant compte de la toile entière qui s'étend devant le musulman – donc l'ensemble des traditions héritées du passé – Babel se révèle un lieu équivoque, qui annonce son ambivalence et présente ses deux faces en même temps, mythe étrange et étranger, adopté, puis épanoui au sein d'une réinterprétation proche-orientale.

Avant que nos esprits ne se diluent dans la chaleur du midi, pour faire du mur de l'horizon sur terre une nouvelle tour de Babel, prêtons une dernière attention à un point qui semble scintiller là-bas, dans la plaine mésopotamienne.

En langue arabe le mot *balbala* a deux sens : confusion des langues et confusion des opinions ou pensées. Mais d'abord le premier sens est d'un emploi plus riche (dans le dictionnaire *Lisān al-ʿarab* une seule référence atteste le second sens, pour plusieurs pour le premier[76]) ; puis il est cité d'habitude par les dictionnaires avant le second (*Maqāyīs al-luġa* ne mentionne parmi les cinq sens de la racine <b l l> que lui, et encore en généralisant beaucoup : « *balbala* est une onomatopée[77] »). Il se peut alors que le sens de « confusion des langues » du mot *balbala* soit historiquement antérieur au sens de « confusion des opinions ou pensées », ou du moins c'est ainsi que les savants arabes l'avaient compris.

Vu d'aujourd'hui on aurait tendance à croire que ces gens pensaient à l'envers : pour eux ce n'est pas la confusion mentale qui implique celle des paroles, mais bien l'inverse !

Pourtant il n'est pas insensé de se poser la question, de savoir si, pour un locuteur, un changement de langue n'entraîne pas un changement dans la pensée[78].

[76] « والبلبلة : تفريق الآراء » Ibn Manẓūr, *Lisān*, <b l l>.

[77] « وما بعد ذلك حكايةُ أصوات » Ibn Fāris, *Maqāyīs*, <b l l>.

[78] Il me semblait que mon article est le premier à traiter le sujet du mythe de Babel chez les Arabes. C'etait oublier l'hémistiche du prince Imru'-l-Qays : « Les poètes ont-ils laissé à redire ?... », « هل غادر الشعراء من متردم ». *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* d'Umberto Eco m'a mis sur la trace de trois importantes références bibliographiques antérieures à mon propre travail : A. Khassaf, « Le origini del linguaggio secondo i musulmani medievali », *Versus. Quaderni di studi semiotici*, 1992, p. 71-90 ; A. Borst, *Der Turmbaum von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt des Sprachen und Völker*, Stuttgart, 1957-1963, 6 vol. ; G.W. Hewes, *Language Origins. A Bibliography*, La Haye – Paris, 1975.